

1

Londres, 10 juin 1853

— Mon vieux, tu devrais rentrer chez toi.

Sous ses paupières à demi closes, Aaron Wendell, vicomte de Lumley, jeta un regard peu engageant à son ami Nicholas Ellworth.

Comme souvent, le vendredi soir, il se rendait à son club, situé dans le West End, et dont la sulfureuse réputation n'était plus à faire. Ici, il pouvait boire, jouer et même s'encanailler. Cependant, l'horloge indiquait presque 2 heures du matin, il était passablement saoul et plus franchement d'humeur à la bagatelle.

— Si seulement cela pouvait suffire, grommela-t-il d'une voix morne.

— Que t'arrive-t-il, Wendell ? Toute la soirée, tu as été sarcastique et morose.

Aaron émit un reniflement dédaigneux.

— Ce qui m'arrive... C'est que ma très chère mère a décidé de gérer les intérêts de son unique fils – moi, en l'occurrence –, futur héritier du comté de Lumley, alors même que le détenteur du titre n'a pas encore rendu son dernier souffle.

Le père d'Aaron était en bonne santé. Certes, il appréciait davantage les desserts confectionnés par leur cuisinière que les balades digestives dans Hyde Park, mais cela ne faisait pas de lui un homme faible ou prédisposé à la maladie. Non, si sa mère était tellement pressante, c'était simplement parce que sa jeune sœur, Selina, s'était fiancée un mois plus tôt avec l'officier Eldon Whitaker. La comtesse de Lumley avait alors rappelé à Aaron qu'il se devait, en tant que seul héritier mâle, de perpétuer le nom de leur famille et de porter haut les couleurs de leur titre. Mais si Aaron ne se plaignait pas des avantages qu'apportait son patronyme, se marier pour en assurer la pérennité ne lui avait jamais effleuré l'esprit. Surtout qu'il préférait, et de loin, papillonner d'une femme à une autre sans s'attacher à aucune. Sa vie de libertin était plaisante, gratifiante et grandement satisfaisante.

— N'est-ce pas là, précisément, le rôle d'une mère ? tenta d'argumenter son second ami, Roderick Crawford, tout en exhalant la fumée de son cigare.

Wendell poussa un grognement d'animal blessé.

— Elle est très respectueuse de l'étiquette. Le fils aîné se doit d'épouser une demoiselle de bonne famille avant son trentième anniversaire.

— Tu as encore un an devant toi, souligna Ellworth.

— Je lui ai répondu la même chose, mais je suppose qu'elle a peur de ne pas réussir à tout organiser en douze mois...

— Parce que tu envisages sérieusement de te marier ? Toi ? s'étonna Crawford.

— Certainement pas. J'ai bien assez à faire avec mes maîtresses. Tiens, au fait, lady Winthers m'a fait parvenir un mystérieux billet, hier matin...

— Je croyais que tu avais mis un terme à ta liaison avec la comtesse en avril dernier ? fit remarquer Ellworth.

— C'est le cas, mais il semblerait qu'elle ait encore des choses à me dire. Elle demandait que j'accoure à Winthers Manor toute affaire cessante.

Crawford claqua la langue contre son palais en secouant la tête, l'air profondément chagriné.

— Je t'ai pourtant souvent répété que trois nuits avec la même femme, c'était déjà deux de trop.

Aaron passa une main dans la masse épaisse de ses cheveux blonds.

— Méfie-toi d'elle, Wendell, l'avertit Ellworth. Lady Winthers est comme la veuve noire tissant une toile autour de son mâle pour le dévorer. D'autres avant toi se sont laissé prendre dans ses filets, et d'autres après... Cependant, tu es l'héritier du comté de Lumley et elle, une femme intelligente aux goûts de luxe ostentatoires que son mari ne contente pas. Tu es jeune, séduisant, riche... et tu lui as accordé non pas trois nuits, mais trois mois.

Aaron se leva gauchement de son fauteuil. Tout cela commençait sérieusement à l'irriter. Il s'approcha de la desserte à alcools et se servit un autre verre avant de le porter à ses lèvres. C'est alors qu'un employé du club pénétra dans le salon privé.

— Veuillez m'excuser, messieurs, mais un homme attend après lord Wendell.

— Qui donc ? interrogea ce dernier.

— Il dit s'appeler Martin et être envoyé par la comtesse de Lumley.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta aussitôt Aaron.

— Il semblerait que M. le comte ait fait un malaise, milord, répondit-il d'un ton neutre.

Wendell fixa celui-ci d'un regard perçant, l'angoisse lui tordant les viscères.

Il avait rendu visite à son père pas plus tard que la semaine précédente et il avait l'air en pleine forme, souriant à ses plaisanteries et taquinant les servantes, comme à son habitude. Peut-être lui avait-il paru un peu fatigué, mais rien que de très banal pour un homme abordant la cinquantaine.

— Je vous suis, lança-t-il en attrapant sa veste, négligemment posée sur un dossier. Messieurs, à plus tard.

En sortant, il reconnut le cocher au service de leur famille depuis quinze ans. Il attendait patiemment près de la calèche où les armoiries Lumley ornaient la portière. Aaron sentit ses craintes s'accroître plus encore. Sa mère ne se serait pas permis de l'envoyer chercher à son club à une heure aussi avancée si ce n'était pas grave. Certes, elle avait tendance à s'affoler facilement, mais tout de même...

Au lieu de se hisser dans le véhicule, il préféra grimper sur la banquette du conducteur.

— Mais, milord..., s'étrangla le cocher, la mine horrifiée.

— Je vais vous tenir compagnie, rétorqua Aaron en resserrant le col de son manteau.

Habitué à la nonchalance du fils de son maître, le dénommé Martin ne chercha pas à le faire changer d'avis, et s'installa à son tour avant de fouetter l'air. Aussitôt, l'attelage s'ébranla pour traverser la ville à vive allure.

*

Tirée du sommeil, Abigail roula sur le côté. Des murmures étouffés troublaient la tranquillité de la nuit. Elle repoussa rapidement les draps, chercha sa robe de chambre au bout du lit et s'en enveloppa, les pieds posés au sol. Tout en se frottant les yeux, elle entrouvrit la porte et tendit l'oreille.

— Il vous attend sous le porche, docteur, entendit-elle.

C'était la voix de Gillian Hamilton, sa dame de compagnie.

— Dites-lui que je fais le plus vite possible, répondit alors son père.

— Mais il a fait savoir que c'était extrêmement urgent...

— Je comprends, il devra néanmoins patienter le temps que je m'habille.

Le Dr Fischer ne laissa pas l'opportunité à la jeune femme de répliquer. Il s'enfonça dans le couloir en direction de sa chambre dont il claqua la porte sans précaution tandis que des pas précipités dévalaient l'escalier. Aussitôt, la voix de Gillian s'éleva, invitant un homme à entrer dans le vestibule. Intriguée, Abigail avança prudemment vers la balustrade. Une odeur de terre, de cheval et de sueur mêlés envahit

ses narines. Qui que soit leur visiteur, il allait conduire lui-même le docteur auprès d'un patient d'ici peu.

Habitée à accompagner régulièrement son père auprès de ses malades, la jeune fille se hâta de retourner dans sa chambre pour passer des vêtements. Avec des mouvements précipités, mais parfaitement maîtrisés, elle se débarrassa de son peignoir, enfila ses bas à la va-vite puis ses pantalons qu'elle noua avec le même empressement. Enfin, faisant l'impasse sur le corset, elle se glissa dans la robe qu'elle avait portée la veille et la boutonna minutieusement. À peine eut-elle chaussé ses mules que son père traversait de nouveau le couloir en grommelant.

— Père, l'appela-t-elle sur le seuil de sa chambre en nattant ses longs cheveux bruns.

Joseph Fischer jura dans sa barbe.

— Il est inutile de m'accompagner cette fois-ci, ma chérie. Il y a fort à parier que ce déplacement aura été fait en vain. La comtesse de Lumley a une tendance certaine à exagérer les choses.

— Mais puisque je suis prête, père...

— Abby. On est au milieu de la nuit.

La jeune fille demeura face à lui sans ciller, lui faisant savoir que l'argument n'était pas recevable.

Depuis la mort de sa mère, dix ans auparavant, Abigail était peu à peu devenue l'assistante personnelle du docteur. Cela avait pris du temps, mais cette tâche lui avait permis de reprendre confiance en elle. Toutefois, consciente très tôt qu'aucun gentleman ne consentirait à devenir le mari d'une handicapée – ce qu'elle était depuis l'accident –, elle s'était entièrement dévouée à son père et si elle participait parfois

à des soirées, jamais elle ne se mêlait aux demoiselles de la bonne société.

— S'il vous plaît, murmura-t-elle d'un air malheureux.

En soupirant, le Dr Fischer approcha d'Abigail et caressa l'ovale de son visage du dos de la main. Il n'avait jamais su lui refuser quoi que ce soit et la jeune fille en profitait outrageusement.

— Tu es aussi têtue que l'était ta mère, gronda-t-il d'une voix faussement autoritaire. Bon, très bien, viens avec moi.

Mme Hamilton s'empressa d'apporter sa cape à Abigail ainsi que ses gants et, quelques minutes plus tard, l'élégante voiture aux armoiries de la famille Lumley s'élançait vers l'ouest de Londres, dans les quartiers résidentiels de Mayfair. Durant le trajet, Joseph Fischer expliqua à sa fille que le comte avait souffert de douleurs thoraciques la semaine passée. Lady Lumley craignait toujours le pire concernant son époux, aussi le docteur préférait-il s'assurer par lui-même de la situation. À cinquante-cinq ans, différents maux pouvaient engendrer un sentiment d'oppression dans la poitrine.

— Ont-ils des enfants ? questionna Abigail en se cramponnant à la banquette pour ne pas en être éjectée tant le cocher roulait vite.

— Deux, oui. Lady Selina a vingt-quatre ans et s'est récemment fiancée à un officier. C'est une jeune femme absolument charmante. Le fils aîné est un peu plus âgé et se plaît à prendre du bon temps dans des clubs pour gentlemen. Il vit sur Park Lane, dans son hôtel particulier. Je l'ai rencontré plusieurs fois,

un homme sympathique et plutôt avenant, à dire vrai, bien qu'un peu trop versé dans l'art de...

Le fiacre stoppa sa route si brutalement qu'Abigail bascula en avant. Aussitôt, le Dr Fischer la soutint pour l'empêcher de tomber. Le cocher ouvrit la porte aux passagers en toute hâte. Abigail laissa son père la devancer puis celui-ci l'aida à descendre du véhicule.

Une voix masculine les accueillit avant qu'ils aient eu le temps de gravir les quelques marches du perron.

— Bonsoir, docteur Fischer. Mademoiselle Fischer, les salua le majordome. Lady Lumley est au chevet du comte.

— Très bien, répondit le médecin.

Le père d'Abigail s'éloigna aussitôt d'un pas pressé, la remettant aux bons soins du majordome.

— Père, l'interpella-t-elle en tendant une main vers lui.

— Abby, il serait peut-être plus prudent que tu m'attendes en bas, dans le petit salon. Un domestique t'y accompagnera. Je ne pense pas en avoir pour longtemps.

Les épaules de la jeune fille s'affaissèrent.

— Cette demeure est immense, argumenta Fischer d'une voix douce, pleine de tapis, d'escaliers, de bibelots...

— Vous savez bien que je ne m'éloignerai pas de vous.

Il resta silencieux durant plusieurs secondes, peut-être pesait-il le pour et le contre, se dit anxieusement Abby. Sa cape fut soudain repoussée, et elle sut que son père avait cédé.